

Explorer



JOSÉPHINE BAKER

Les mille vies du Phénix

Première femme noire reçue au Panthéon le 30 novembre, Joséphine Baker symbolise la liberté, l'égalité, la fraternité. Mais son existence fut mouvementée et romanesque.

Jean-Claude Raspigeas

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT ?

« Et si Joséphine Baker entrait au Panthéon ? » En 2013, dans une tribune publiée par *Le Monde*, Régis Debray propose que la célèbre artiste soit accueillie, par « la patrie reconnaissante », parmi les Illustres auxquels la République accorde une postérité solennelle. Une pétition, « Osez Joséphine Baker au Panthéon ! », signée par près de 40 000 personnes, appuie sa demande. En cet automne 2021, où les semeurs de haine ont pignon sur rue et sont courtisés, l'entrée au Panthéon de la première femme noire, Américaine d'origine, résistante de la première heure, antiraciste forcenée, mère adoptive de douze enfants venus du monde entier, a plus que jamais valeur de symbole. Par son exemple et ses engagements, Joséphine Baker n'a-t-elle pas donné couleurs et consistance à notre devise républicaine ? Liberté, égalité, fraternité... Le 30 novembre, porté par des aviateurs, le cénotaphe de Joséphine Baker gravira les marches du Panthéon accompagné par « la tribu arc-en-ciel ». À l'intérieur aura été déposé un peu de terre de Saint-Louis (États-Unis), sa ville natale, de Paris qui l'adopta, des Milandes (Dordogne), royaume de son cœur, et de Monaco, où elle repose pour toujours. La terre du monde, son linceul pour l'éternité.

Jean-Claude Raspingeas



RUE DES ARCHIVES

image, terrible, a fait le tour du monde. Symbolisant la déchéance, elle a frappé les esprits par son dénuement. On y voit Joséphine Baker assise, esseulée, sur les marches de son château des Milandes, en Dordogne, dont elle vient de se faire jeter manu militari par huit sbires à la solde du nouveau propriétaire. Épilogue d'un drame qui couvait depuis des mois, avant que la justice n'abatte son fléau et prononce l'expulsion de celle qui avait tant donné pour la renommée de ce village, au nom de la fraternité humaine. En désespoir de cause, Joséphine Baker s'était barricadée dans sa cuisine. Depuis trois jours, elle campait dans le froid, décidée à ne rien lâcher. Elle avait convoqué la presse pour alerter l'opinion de son infortune. Au premier étage, le nouveau châtelain échafaudait des stratagèmes pour la déloger, si besoin par la force. Ainsi fut fait. Pendant sept heures, ce jour funeste de mars 1969, Joséphine Baker reste prostrée, sous la pluie. Pieds nus, en robe de chambre, une charlotte sur la tête, un plaid humide sur les jambes, quelques victuailles inutiles apportées charitablement par les voisins du village. Victime

d'un nouvel infarctus, elle finira la journée hospitalisée à Périgueux. Qu'a-t-elle pu ruminer, traumatisée, abandonnée, livrée à elle-même, pour que son cœur lâche ?

S'est-elle revue enfant, élevée dans un taudis au milieu des rats ? S'est-elle retrouvée à Saint-Louis (États-Unis), quand elle travaillait à 8 ans pour des Blancs qui la martyrisaient ? Un jour, sa patronne avait ébouillanté ses mains pour la corriger. A-t-elle songé aux émeutes raciales fomentées par le Ku Klux Klan dans sa ville natale quand elle avait 11 ans, laissant une quarantaine de Noirs lynchés, pendus, brûlés sur le pavé ? A-t-elle ressenti tous les épisodes de ségrégation qu'elle avait subis aux États-Unis, matrice de sa rébellion et moteur de ses engagements ? A-t-elle revécu les heures bénies des Milandes, sa « tribu arc-en-ciel » rassemblée autour d'elle, son mariage avec Jo Bouillon, les processions de touristes découvrant, éberlués et enchantés, son royaume paradisiaque de la fraternité, marqué du sceau d'une flamboyante extravagance ? S'est-elle crue finie ? Mais Joséphine était un phénix. ●●●



À son arrivée en France, Joséphine Baker se fait rapidement une place dans le Tout-Paris. Dans son cabaret, Chez Joséphine, elle reçoit par exemple George Simenon en 1928 (page de gauche, à sa droite).

●●● Elle arrivait de loin. Des bas-fonds de Saint-Louis, Missouri. Elle dansait dans la rue pour se réchauffer, dira-t-elle. Employée dès son enfance, mariée à 13 ans, sa vie sera une course de vitesse contre le destin, forçant les portes, bousculant les usages, défrisant l'ordre convenu. Elle saisit sa chance à pleines dents, ne laisse rien passer dont elle ne puisse s'emparer. Elle saute dans le train en marche d'une troupe théâtrale. Se retrouve à New York dans la première comédie musicale écrite, mise en scène et jouée par des Noirs, *Shuffle Along*. Ses pitreries sur scène éclipsent le travail des autres. Elle louche, se déhanche, gesticule, fait cogner ses genoux. On ne voit qu'elle.

Années 1920. Envoyée aux États-Unis pour monter une revue de music-hall en France, Caroline Dudley est subjuguée. « *Joséphine Baker se détachait du chorus des girls comme un point d'exclamation.* » Elle lui propose de la suivre à Paris, contrat en poche. Effroi et excitation de Joséphine, qui fait monter les enchères. « *Et si on ne m'aime pas là-bas ? – On vous aimera.* »

Son pays, c'est Paris

Le 22 septembre 1925, l'arrivée à Cherbourg avec la troupe est un enchantement pour Joséphine Baker. On la sert avec respect. Elle voit des couples s'embrasser dans la rue. Elle dira : « *Quand la statue de la Liberté a disparu à l'horizon, j'ai su que j'étais libre.* »

2 octobre 1925. Elle n'a que 19 ans. Le Tout-Paris se presse au Théâtre des Champs-Élysées, attiré par la promesse d'un spectacle, la *Revue nègre*, que la réclame a fait mousser. La première apparition dionysiaque de Joséphine Baker, beauté noire aux longues jambes, cambrée et dénudée, érotisme innocent et gestes lascifs, électrise le public. Les uns la conspuent, les autres s'enflamment pour la « *Vénus noire* ». La ceinture de bananes surgira un an plus tard.

La presse, le lendemain, est divisée. Renvoyée par les uns à sa « *sauvagerie primitive* », brandie par l'avant-garde artistique comme le symbole revigorant d'une ère nouvelle. Les affiches de Paul Colin popularisent son corps sculptural et dessinent les contours d'une émancipation radicale. Cocteau se pâme pour cette « *idole d'ironie et d'or* ». Elle fascine Paris autant qu'elle est fascinée par Paris. Elle devient l'égérie des cubistes, le modèle de Van Dongen, Picasso, Fougita, Man Ray, Calder, Modigliani. Elle inspire Simenon, Fitzgerald, Hemingway.

On se l'arrache. Elle est de toutes les fêtes. Meneuse de revue au Moulin-Rouge, aux Folies Bergère, au Casino de Paris, elle détrône Mistinguett et révolutionne le genre. Elle se promène avec son guépard Chiquita sur les Champs-Élysées, s'entoure d'une ménagerie hétéroclite qu'elle impose dans

HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES



PAUL COLIN / BNF / ADRÉ PARIS 2021



„Hinsaa mi' iir!' In Bayern dürfen nur wir bodesständigen Sctwarzen auftreten.“

4/03/1929/COLL. DIXMIER/KHARBINE-TAPABOR

Les formes sculpturales et le légendaire costume de scène en bananes de Joséphine Baker deviennent iconiques dans toute l'Europe après son arrivée en France en 1925. À 19 ans, elle est la star de la *Revue nègre*, au Théâtre des Champs-Élysées (page de gauche, affiche). Elle se produit également en Allemagne en 1929, notamment à Berlin (page de gauche, en haut), mais à Munich, elle fait face à une féroce opposition et est interdite de scène. « *Va-t-en d'ici ! En Bavière, seuls les "noirs" du cru ont le droit de se produire* », s'amuse la caricature publiée par la revue satirique bavaroise *Simplicissimus*, en référence aux uniformes sombres du policier et de l'homme d'église qui la poursuivent.

sa loge. Elle est l'incarnation des Années folles, qui cherchent à oublier la guerre mais foncent vers la suivante.

Première star noire en France, Joséphine Baker se prête avec naturel à tous les objectifs, lance une gamme de produits dérivés et de cosmétiques à son nom. Toutes les femmes veulent être coiffées à la garçonne, comme elle. À 20 ans, elle ouvre son premier cabaret à Montmartre, Chez Joséphine. Son troisième mari, impresario et pygmalion, le soi-disant comte Pepito Abatino, organise pour elle des tournées triomphales dans le monde entier. Mais dans certains pays, sa couleur de peau autant que ses mœurs incommode. En Autriche, l'archevêque de Vienne fait sonner les cloches à toute volée pour l'empêcher de chanter. À Munich, les nazis organisent des manifestations contre elle et la font bannir de scène.

Joséphine Baker ne parlait pas un mot de français. Elle va maîtriser notre langue à merveille, avec son accent américain si touchant. Elle prend la nationalité française en 1937. Il lui arrive de signer ses lettres : « *Fille de France* ». Elle conduit de luxueuses limousines, pilote des avions, monte à cheval au bois de Boulogne, achète une immense propriété de 30 pièces au Vésinet, dans la banlieue chic de Paris. Vit dans un étonnant mélange de luxe et de simplicité, entourée de domestiques en livrée, au milieu de son arche de Noé. Séquelles de ses premières années, elle a toujours besoin d'être aimée, ne peut passer une nuit seule, passe de bras en bras, d'étreintes d'un soir en mariages éphémères. Libre et explosive.

Elle danse. Elle chante. « *Elle déniaise la chanson et lui donne son mouvement*, estime Serge Hureau, historien de la chanson. *Elle disait : "Je pense avec mon corps. Le corps n'est pas idiot."* » Elle popularise le charleston, inocule à Paris le rythme du jazz et offre aux spectateurs avides de l'admirer des postures sensuelles et décoiffantes. Emportée par ce tourbillon dont elle actionne le mouvement, elle fredonne « *je voudrais être blanche* » et, en même temps, oblige à considérer les Noirs autrement. Elle force le respect mais ne discerne pas la contradiction d'être la reine de l'Exposition coloniale de 1931, zoo humain dont l'époque n'entrevoit ●●●



FONDS FRANCE-SOIR/BHVP/C

REPÈRES

QU'EST DEVENUE LA « TRIBU ARC-EN-CIEL » ?

Les enfants adoptifs de Joséphine Baker et de Jo Bouillon se voient toujours. « *L'affection réciproque est trempée dans l'acier d'une véritable fraternité, l'habitude prise de se sentir égaux, la force mystérieuse qui lie les rescapés et les survivants* », écrit Jean-Claude Bouillon-Baker dans son livre, *Un château sur la lune* (lire p. 31). Voilà l'histoire de ce qu'ils sont devenus.

Akio

69 ans, d'origine coréenne, bouddhiste. Retraité. Il a travaillé dans la banque et l'hôtellerie.

Teruya, alias Janot

68 ans, d'origine japonaise, shintoïste. Retraité. Jardinier à la Société des bains de mer de Monaco.

Luis

68 ans, d'origine colombienne, catholique. Retraité. Il a travaillé dans les assurances. Marié, deux enfants, grand-père.

Jary

68 ans, d'origine finlandaise, protestant. Retraité. Il a travaillé aux États-Unis dans la restauration, Chez Joséphine, à New York.

Jean-Claude

68 ans, catholique. Retraité. Ancien directeur de production dans l'audiovisuel. Deux enfants. Il est l'auteur d'*Un château sur la lune. Le rêve brisé de Joséphine Baker* (lire p. 31).

Brahim, alias Brian

65 ans, d'origine algérienne, musulman. Journaliste-pigiste à *L'Équipe*, *France Football*, *Fluide glacial*, *L'Écho des savanes*,

comédien, scénariste et auteur de nouvelles. Il est l'auteur de *Joséphine Baker. L'universelle* (lire p. 31).

Marianne

65 ans, Française d'Algérie. Elle travaille dans un hôpital de la région parisienne. Deux filles, grand-mère.

Moïse

Mort en 1997, à 42 ans. Juif. Il a travaillé dans la restauration.

Koffi,

64 ans, d'origine ivoirienne. Retraité. Il tenait un salon de thé à Buenos Aires. Marié, deux filles.

Mara

63 ans, d'origine vénézuélienne. Inspecteur des impôts à Saint-Étienne. Marié, trois enfants, grand-père.

Noël

62 ans, catholique. Retraité. Il vit en région parisienne. Une fille.

Stella, alias Stelling

57 ans, d'origine marocaine. Elle travaille dans l'aviation : hôtesse de l'air, puis hôtesse au sol. Elle vit près de Venise (Italie). Une fille.



REPORTERS ASSOCIÉS/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

Sur ses contrats, elle fait ajouter une clause non négociable : le public doit être mélangé. Elle refuse de se produire si les Noirs sont refoulés à l'entrée.

Au château des Milandes, en Dordogne, Joséphine Baker construit son paradis utopique, où vivent ses douze enfants adoptifs. À la fin des années 1950, un demi-million de visiteurs découvrent chaque année les lieux, où elle a fait construire le premier parc d'attractions français.

●● pas encore ce que cette exhibition de « curiosités exotiques », grosse de révoltes à venir, porte d'infamie.

Mauvais procès. Joséphine Baker ne cessera d'être une intraitable militante antiraciste, provoquant de retentissants scandales publics quand elle se heurte à la ségrégation. Sur ses contrats, elle fait ajouter une clause non négociable : le public doit être mélangé. Elle refuse de se produire si les Noirs sont refoulés à l'entrée. Pendant la Seconde Guerre mondiale, enrôlée dans les rangs de la France libre, au service du contre-espionnage (*lire p. 30*), elle chante, c'est sa couverture, pour les troupes françaises, américaines et britanniques. Quand elle s'aperçoit que l'armée américaine entretient la ségrégation, elle exige qu'il n'y ait aucune distinction dans son public. Sa résistance fait plier l'état-major. Il en sera ainsi partout où elle passe.

Quand, le 28 août 1963, la grande marche pour l'égalité des droits civiques converge à Washington, qui précède au micro Martin Luther King avant qu'il ne prononce son fameux discours, « I have

a dream », devant une foule de 250 000 manifestants ? Joséphine Baker, qui se présente dans son uniforme militaire, parée de ses décorations. Son rayonnement est mondial.

Et, dans un château du Périgord noir, aux Milandes, lieu de ses premiers actes de Résistance, elle accomplit l'œuvre de sa vie. Foin des discours, des actes. Dans l'incapacité d'en avoir, elle profite de ses tournées pour adopter douze enfants ramenés du monde entier, rassemblés autour d'elle. Un kaléidoscope de nationalités et de religions qui justifie le panneau à l'entrée du village, afin que nul n'ignore où il pénètre : « Bienvenue aux Milandes, village du monde, capitale de la fraternité ».

Dans son village

Fini les frasques. La scandaleuse des Années folles revient de la guerre en idéaliste et femme fidèle. Une statue érigée au pied du château, inspirée de la photo iconique où elle enlace Teruya-Janot, la fige dans cette double attitude de maman et de madone. « Sur terre, disait-elle, il n'y a rien de plus beau ni de plus royal qu'un enfant, d'où qu'il vienne. »

Tout s'organise autour d'elle. La « place Joséphine » est décorée d'une Sainte Vierge entourée d'enfants. Un musée de cire, le Jorama, retrace ses grands moments, associés à Jo Bouillon, son cinquième mari. Un magasin de souvenirs capitalise cette aventure. Elle a fait installer une poste qui vend un timbre à son effigie, ouvert un hôtel, La Chartreuse, un



ANGÉLIQUE DE SAINT-EXUPÉRY, DYNAMIQUE GARDIENNE DU TEMPLE

Il y a vingt ans, bien peu en Périgord auraient misé un kopeck sur Angélique de Labarde. À 25 ans, elle venait d'hériter du château des Milandes offert par ses parents, à la tête d'une grande fortune après la vente de Château Cheval Blanc, premier grand cru classé de Saint-Émilion, dans la famille depuis 1832. Leur fille se préparait à gérer une entreprise viticole. Mais, native de Sarlat, elle rêvait de revenir dans cette vallée de la Dordogne qui avait bercé son enfance.

Dans le pays, on estimait qu'elle était décidément trop jeune pour remonter ce château du XV^e siècle (24 pièces, 1 100 m²) et son parc en piteux état. Et la cause de Joséphine Baker n'avait pas le moindre avenir. « *Je me suis sentie poussée par le destin, raconte Angélique. Je ne voulais pas qu'on oublie Joséphine. Par son engagement dans la Résistance et son combat contre le racisme, elle le méritait.* »

Aujourd'hui, tout le monde loue l'engagement de cette femme élancée, toujours directe et souriante. Elle ne s'en cache pas : Joséphine l'habite. « *Je crois même avoir été choisie par elle, confie-t-elle, pour maintenir sa mémoire et préserver l'esprit des Milandes.* » Angélique de Saint-Exupéry, depuis son mariage dans la chapelle attenante (comme Joséphine Baker), court les ventes aux enchères,

repère les collectionneurs, retrouve objets et vêtements de Joséphine, disséminés après son expulsion ou volés. Chaque pièce, tapissée de photos et d'affiches, dégage une atmosphère très travaillée. Comme la chambre d'Akio, meublée de jouets d'enfants, auréolée de la photo iconique de Joséphine enlaçant Janot de son étreinte de maman. Après une halte sur la terrasse panoramique, les visiteurs déambulent du Salon oriental aux combles où s'activaient nurses et lingères. Le grenier, qui révèle une monumentale charpente de bois du XV^e siècle, est dévolu aux faits de guerre du lieutenant Joséphine Baker.

Les robes de sa longue carrière et la fameuse ceinture de bananes sont mises en valeur dans le Grand Salon. Les deux salles de bains font sensation. La première, art déco, bleu foncé, plafond peint à la feuille d'or, carreaux en verre de Murano, robinetterie plaquée or. La deuxième en marbre saumon du Portugal. La cuisine vibre d'une intensité singulière. « *J'ai toujours l'impression que Joséphine est là, confesse Angélique. Cette pièce m'apaise. Elle est très gaie mais c'est aussi ici qu'elle a vécu ses derniers moments si douloureux aux Milandes...* »

Le jardin en friche a été entièrement redessiné, replanté de 6 132 végétaux différents, agrémenté de broderies

de buis et de topiaires style art nouveau, de bandes fleuries et d'espaces gazonnés. L'eau, encadrée de bosquets, se déverse en cascades qui convergent vers un miroir d'eau où se reflète le château. Au bout de cette féerique perspective, une roseraie encadre une statue de la Vierge.

Angélique de Saint-Exupéry s'est attaquée à un nouveau chantier. La rénovation à grande échelle de la chapelle de 1503, dont les fouilles ont permis d'exhumer des trésors funéraires. Il est confié à des Compagnons du devoir et parachèvera l'œuvre d'une vie, celle d'Angélique qui se décrit, amusée, comme « *maîtresse d'ouvrage, restauratrice de patrimoine, conservatrice, restauratrice, jardinière-paysagiste, agent d'accueil, guide, directrice, administratrice, conteuse, historienne et ambassadrice du Périgord noir.* »

Vingt ans plus tard, sceptiques et prophètes de malheur ont rendu les armes. Suscitant l'admiration générale, Angélique de Saint-Exupéry a relancé le mythe. Classé monument historique, demeure des Illustres, labellisé Jardin remarquable, attirant 120 000 visiteurs par an, les Milandes et son parc sont redevenus l'une des principales destinations touristiques du Périgord. Joséphine Baker y vit toujours...

Jean-Claude Raspiengeas



RUE DES ARCHIVES/AGIP

●●● restaurant, Lou Tournoli (« *Reviens-y* », en pa-tois périgourdin), une boulangerie pour sa sœur, une station-service pour son frère.

La cacophonie de son extravagante ménagerie s'entend de loin. Dans sa ferme modèle de 300 hectares, les produits laitiers sont emballés sous l'étiquette « J'ai deux amours », titre de son plus grand succès. Elle enregistre le bouleversant « Dans mon village », chanson programmatique et déclaration d'amour à ses enfants.

« *Maman était restée une petite fille qui s'émerveillait de la vie*, souligne Akio, son fils aîné. *Pour notre éducation, Jo et Joséphine se rejoignaient : amour inconditionnel de l'autre, sens de la fraternité, respect du travail. À travers le temps et les épreuves, nous sommes restés soudés. De nos différences vient notre force.* » Le « *Meccano affectif* », comme dit Jean-Claude, l'un de ses fils, a tenu. « *Elle fut un exemple pour tous*, renchérit Akio. *Comme femme,*

« Elle fut un exemple pour tous. Comme femme, comme militante, pour sa carrière dans la durée, son courage, son abnégation, son amour maternel. »

comme militante, pour sa carrière dans la durée, son courage, son abnégation, son amour maternel. »

Joséphine Baker bâtit le premier parc d'attractions en France dans un village qui ne possédait avant elle ni eau courante ni électricité. Une guinguette de 500 places qu'inaugurera Jacques Brel et où viendront se produire Dalida et Salvatore Adamo. Un théâtre de verdure de 800 places, une piscine en forme de J, un minigolf, des jeux pour enfants et tutti quanti. Sans elle, jamais le Périgord n'aurait acquis une telle notoriété.

Le jour et la nuit

Son ambition pour les Milandes est sans limite. Jo Bouillon, rationnel et gestionnaire, tente de la freiner. En vain. Près de 120 employés et 15 jardiniers s'affairent dans le château, sur le domaine, autour des enfants, dans la cuisine. Sujette à des sautes d'humeur, Joséphine fait valser le personnel. « *Le turn-over parmi les nurses, lingères, domestiques, cuisiniers et précepteurs était impressionnant* », se souvient Brian Bouillon-Baker. La « *tribu arc-en-ciel* » fréquente l'école et le collège du canton. Joséphine Baker multiplie les conférences antiracistes et enseigne à ses enfants : « *En cas de pandémie d'intolérance, ne jamais laisser cette crasse mentale salir votre esprit.* » Un jour, dans la cour de récréation, Koffi se fait traiter de « *Blanche-Neige* ». Joséphine rapatrie ses enfants aux Milandes et les confie à des précepteurs.

De 1954 à 1960, un demi-million de visiteurs afflue chaque année aux Milandes. Le dimanche, les embouteillages s'étendent sur plusieurs kilomètres. On marche au coude-à-coude dans les rues qui montent vers le château. On s'attroupe dans le parc d'attractions, où il n'est pas rare de voir Joséphine déambuler avec les enfants et chanter. « *Sa vie dépasse l'anecdote*, insiste Bertrand Dicale, spécialiste de la chanson. *Elle incarne cette capacité culturelle de la France à absorber l'étranger et en faire un parangon de francité.* »



KEYSTONE-FRANCE



DANIEL SIMON/MICHEL ARTAULT

Mais les premières alertes ne tardent pas. Les Milandes, version Joséphine, sont un gouffre. Jo Bouillon est impuissant à contenir l'ardeur adoptive et les dépenses de sa femme. En 1962, il jette l'éponge. Les époux se séparent sans jamais divorcer. Jo part à Buenos Aires et le domaine file à sa perte. Joséphine enchaîne les « tournées d'adieu » pour tenter de combler le trou mais n'y parviendra jamais. Sa trop grande générosité fait les affaires d'aigrefins et de coquins qui la dépouillent en douce. « *C'était un cœur d'or, plein de vitalité. Elle savait emballer les foules mais pas tenir un budget* », soupire Yvonne Ladignac, l'une de ses amies, centenaire. Les dettes s'accumulent et précipitent la fin du rêve.

Joséphine n'a plus d'autres ressources que vendre. Les vautours en embuscade fondent sur le domaine. Ils vont le dépecer, se le partager, et s'allier pour ne pas faire monter les enchères. Les Milandes partiront en lots, au dixième de leur valeur... Jusqu'au bout, Joséphine refuse les offres de Gilbert Trigano, le PDG de Club Méditerranée, et de Sylvain Floirat, à la tête de Matra. Le général de Gaulle fait savoir qu'il est prêt à intervenir. Réponse de panache : « *Ce n'est pas à la France de payer mes bêtises.* »

Hospitalisée à de multiples reprises pour des infarctus et des embolies cérébrales, le Phénix se relève et repart à l'assaut de la vie. Après la faillite des Milandes, Joséphine Baker sera tirée d'affaire

par son amie, la princesse Grace de Monaco, qui lui trouve une maison à Roquebrune-Cap-Martin (Alpes-Maritimes) et veille sur elle. Joséphine se produit au Sporting-Club, triomphe et se remet en selle. La voilà repartie pour une série de concerts à travers le monde, avec l'idée de récupérer un jour les Milandes, de relancer son village de la fraternité mondiale. Le projet d'un retour sur scène à Paris prend corps. Joséphine a 68 ans. Mais peut-elle être encore à la hauteur ?

Le 8 avril 1975, à Bobino, cinquante ans après ses débuts, le Tout-Paris lui réserve une ovation de quarante minutes ! Joséphine sera toujours Joséphine ! Le soir même, un dîner mémorable est organisé en son honneur. La reine de la nuit est de retour.

Au lendemain de son troisième concert, elle est retrouvée inanimée au pied de son lit, entourée par les articles dithyrambiques, son ultime miroir. Elle meurt deux jours plus tard.

Le 12 avril, le cortège funéraire marque une pause devant Bobino. Sur la façade éclate le nom en lettres immenses de Joséphine Baker, toujours à l'affiche... À l'église de la Madeleine, ils sont 20 000 à l'attendre. À l'époque, on n'applaudit pas. On se recueille au passage du cercueil.

Des bas-fonds au Panthéon... Deux ans avant sa mort, au Carnegie Hall de New York, face au public américain, debout, qui l'applaudissait longuement, elle lançait : « *Pas mal pour une petite Noire de Saint-Louis, non ?* » ❀

En avril 1975, Joséphine Baker se lance dans ce qui sera son dernier tour de chant. Sur la scène de Bobino (page de gauche, en bas), elle est acclamée par le public parisien. Le 9 avril, elle célèbre ses 50 ans de scène en compagnie de ses amis, dont la princesse Grace de Monaco (page de gauche, en haut), qui l'a soutenue dans ses années difficiles. Quelques jours après, elle succombe à une attaque cérébrale. Le 12 avril, son cortège funèbre passe devant la salle de son dernier triomphe, son nom toujours inscrit sur la façade (ci-dessus).



AFP

UNE RÉSISTANTE DE LA PREMIÈRE HEURE

L'engagement dans la Résistance de Joséphine Baker demeure le pan mal connu d'une existence passée sous les projecteurs et la loupe des médias. Cette femme, qui fut la plus photographiée au monde, s'est illustrée dans la guerre de l'ombre dès octobre 1939. Dans un livre écrit en 1947 par son supérieur hiérarchique et compagnon d'armes, le commandant Jacques Abtey, du 2^e bureau de l'état-major de l'armée et des services de renseignement de la France libre, raconte la première prise de contact. Reçu dans la somptueuse villa du Vésinet, Jacques Abtey prend la mesure de la détermination de la future recrue. « *C'est la France qui m'a fait ce que je suis, je lui garderai une reconnaissance éternelle. Je suis prête à lui donner ma vie.* » Six jours plus tard, première mission à l'ambassade d'Italie où, sous couvert de réception mondaine, elle est chargée de glaner des informations capitales. Elle en ressort très nerveuse, trop agitée. Après l'avoir recadrée, Abtey louera « *les exceptionnelles qualités dont elle disposait sans le savoir. Elle n'hésitait pas à se dépenser*

au-delà de ses possibilités physiques, très souvent au-delà de ses possibilités matérielles ». Dès juin 1940, aux Milandes, elle cache des résistants, organise des filières d'évasion, notamment pour son quatrième mari pourchassé, Jean Lion, alias Lévy (dont elle vient de divorcer), se branche sur Radio Londres, abrite un puissant émetteur et croit déjà en la victoire finale, certaine que les Américains interviendront. En septembre 1940, des officiers de l'armée allemande se présentent au château. Joséphine Baker joue de son charme et de sa fausse ingénuité pour les éconduire. Sa gloire sera son bouclier et ses spectacles sa meilleure couverture. Prétextant une tournée en Amérique du Sud, elle part au Portugal avec l'espoir de rallier le général de Gaulle à Londres. Jacques Abtey est présenté, sous un faux nom, comme son accompagnateur artistique. Son arrivée à Lisbonne ne passe pas inaperçue. Invitée dans les ambassades, courcée par la presse, elle ne rejoindra jamais Londres. Fin 1940, son périple en zigzag, au gré des ordres, la ramène en

France, à Marseille. Elle se produit en toute hâte à l'Opéra pour financer la Résistance avant de sillonner l'Afrique du Nord, son terrain d'opération. Marrakech (Maroc), où elle dispose de protecteurs haut placés, lui sert de QG. D'un rapide séjour en Espagne, elle ramène de précieux documents agrafés à ses sous-vêtements. Partout où elle passe, ceux qui devraient la contrôler, éblouis de la voir, lui réclament des autographes. Même les nazis. Elle passe les frontières avec des messages rédigés à l'encre sympathique sur ses partitions. Frappé par son « *dynamisme intelligent et courageux* », Abtey salue « *cette volonté tendue vers le but à atteindre, volonté extraordinaire qu'aucune faiblesse ne parvenait à fléchir, cette discipline dans l'effort* ». Mais cette recrue capitale, qui sait aussi piloter des avions, est hospitalisée d'urgence à Casablanca (Maroc), où elle restera alitée de juin 1941 à décembre 1942, opérée à cinq reprises, plusieurs fois annoncée mourante. Condamnée à l'immobilité, elle poursuit ses activités de sa chambre.

Les informateurs se croisent à son chevet. Le 8 novembre 1942, elle assiste du toit de la clinique à la bataille de Casablanca. Trois mois plus tard, affaiblie et amaigrie, Joséphine Baker remonte sur les planches à Alger pour l'inauguration du Liberty Club, le foyer des GI. Puis elle se lance dans une longue tournée à travers le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Elle couche sous la tente, vit à la dure et propose ses services dans les camps britanniques de Libye et d'Égypte. Elle chante quatre à cinq fois par jour, visite les hôpitaux pour réconforter les blessés.

Dans la querelle de légitimité qui oppose le général Giraud au général de Gaulle en Afrique du Nord, le lieutenant Baker a choisi son camp. Au Théâtre d'Alger, elle fait confectionner par des religieuses un immense drapeau tricolore à croix de Lorraine qu'elle affiche sur scène. Présent dans l'assistance, le général de Gaulle lui décerne une médaille, qu'elle vendra aux enchères quelques mois plus tard à Beyrouth, au profit de la Résistance. Le commandant Abtey témoigne :

Dès juin 1940, aux Milandes, elle cache des résistants, organise des filières d'évasion, se branche sur Radio Londres, abrite un puissant émetteur et croit déjà en la victoire finale, certaine que les Américains interviendront.

« Habitée à ne point traîner aussitôt prise une décision, habituée à se soumettre aux exigences parfois dures que demande l'exécution rapide d'un projet, ne reculant jamais pour peu qu'il se présente une chance de réussite aussi minime soit-elle. » Quinze mille kilomètres en Jeep, sous des chaleurs écrasantes et de sérieux épisodes de froid, ponctués d'accidents et de drames et jamais une plainte. En janvier 1944, son corps lâche. De nouveau à l'article de la mort, le lieutenant Baker reste trois semaines à l'hôpital de Marrakech. Sous ses fenêtres, une foule de miséreux musulmans prie pour le salut de son âme. À la sortie, encore chancelante, elle ne s'économise pas et multiplie les voyages. En route pour la Corse, son avion s'abîme

en mer. Elle en réchappe une nouvelle fois et se produit à travers l'île de Beauté. Sur la place principale d'Ajaccio, elle fait acclamer le nom du général de Gaulle par 30 000 personnes.

La revoilà à Marseille, au printemps 1945, puis sur la Côte d'Azur avec l'orchestre de Jo Bouillon, qu'on lui a recommandé, pour une série

de concerts au profit des sinistrés. Elle vend ses bijoux au Mont-de-Piété, ne réclame aucun cachet. Elle suit la progression de la première armée pour la libération de l'Alsace, repart vers les villes dévastées du Nord et de l'Ouest. Plus tard, elle traverse toute la zone française de l'Allemagne occupée, atteint Buchenwald quelques jours après la libération du camp.

Après-guerre, elle recevra, sur un lit d'hôpital, la médaille de la Résistance française avec rosette. Puis, tardivement, en 1961, lors d'une cérémonie aux Milandes, la Croix de guerre 1939-1945 avec palme (photo page de gauche). Le lieutenant Joséphine Baker est élevé au rang de chevalier de la Légion d'honneur.

Jean-Claude Raspiegeas

POUR ALLER PLUS LOIN



WALERY / DOMANEPUBLIC / PHOTO COLLECTION BRY

Deux livres

Joséphine Baker. L'universelle,

de Brian Bouillon-Baker,

Éditions du Rocher, 234 p., 13,90 €

Un château sur la lune.

Le rêve brisé de Joséphine Baker,

de Jean-Claude Bouillon-Baker,

Hors Collection, 274 p., 19,50 €

Une bande dessinée

Joséphine Baker,

de Catel et Bocquet,

Casterman, 568 p., 26,95 €

Une pièce de théâtre

Joséphine B

de Xavier Durringer, mis en scène par l'auteur,

au Théâtre de Passy

theatredepassy.fr

Trois documentaires

Joséphine Baker. Première icône noire,

de Ilana Navaro

arte.tv

En 1968, rencontre avec Joséphine Baker, artiste légendaire et femme engagée

Sur Youtube ([s.A2Lfr/rCbaker](https://www.youtube.com/watch?v=sA2Lfr/rCbaker))

Joséphine Baker (1906-1975), une artiste engagée

de Matthieu Garrigou-Lagrange.

Produit pour l'émission « Toute une vie » de France Culture.

franceculture.fr

et les plateformes de streaming

Un lieu

Le château des Milandes

Ouvert tous les jours de l'année,

sauf du 3 janvier au 4 février,

à Castelnau-la-Chapelle (Dordogne).

milandes.com